



L'ÉCHONILH'JAZZ

JOURNAL DU FESTIVAL de CONILHAC 2012

Rédacteurs du Journal :

Babeth PORCARELLI, Vicky et Jean Michel CHESSARI, René GRAUBY

LE BILLET DE JO ... DU TRES HAUT NIVEAU NOTAMMENT VENDREDI DERNIER



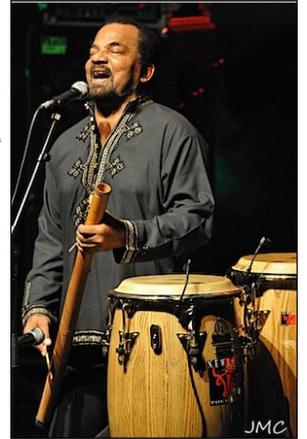
Vendredi, en première partie, le trio de Thierry Ollé a prouvé l'éternité des vieux standards, surtout intelligemment revus et corrigés par trois excellents musiciens. Un trio qui n'en fait qu'un, avec des musiciens adorant visiblement jouer ensemble. Et, au fil du concert, arrivent des surprises, par exemple, le batteur transformant sa batterie en instrument mélodique. Tout cela va bien au-delà du jazz, car la musique est intelligente et compréhensible. Ils poussent même le souci de la qualité du détail jusqu'à changer de technique instrumentale en fonction du style de jazz qu'ils interprètent. On en re-

veut !!!
Dixit Th. Ollé : «Ce ne sont pas des musiciens, mais des magiciens! ». Sosa joue du Sosa, Fresu joue du Fresu, et tout cela se mêle harmonieusement pour notre plus grand bonheur. Ils vivent intensément leur musique, c'est-à-dire celle des deux. Ils sont heureux ensemble, pour preuve les magnifiques sourires de Sosa, visage illuminé de joie. Ils s'écoutent, se soutiennent, se provoquent ; bref, ils « jouent » comme des gamins. Et puis soudain arrivent une longue mélodie à la trompette ou au bugle, un piano doux et nostalgique, avant de repartir dans les délires. Ces deux extraterrestres ont subjugué le public qui après 2 heures de concert était prêt à continuer encore longtemps. C'est beau les grands musiciens.

Le festival s'est exporté samedi soir à Ferrals. La salle abondamment garnie a grandement apprécié en première partie Gérard Poncin, Philippe Panel et Vincent Calmettes qui nous ont offert un set subtilement ciselé entre belles phrases improvisées dignes des plus grands (et ils sont grands !), utilisation intelligente des techniques modernes avec lesquelles ils nous ont offert des sons délicieux et reprises des plus grands compositeurs (Chick Corea et Michel Camilo notamment). Décidément, ce trio est parti pour aller loin. Chacun de leurs concerts est une délicieuse surprise. Un grand merci à eux.

Deuxième partie, changement de style : Bonga avec un show très rôdé. Accompagné par ses excellents musiciens malheureusement à notre goût trop en retrait, Bonga fait de l'humour, suscite le public qui répond, rit, frappe des mains, chante, danse. Une ambiance festive emplit l'espace culturel. Musicalement, ce fut une succession d'airs d'Angola, une rythmique folle, très samba. Le public en redemande. Personnellement, je regrette qu'il n'ait pas chanté les belles mélodies nostalgiques de son CD, ou qu'il n'ait pas refait un magnifique chant harmonique comme au début du set. Dommage aussi que le rappel longtemps demandé par les spectateurs n'ait pas été suivi d'effet. Mais, bon, le public chauffé à blanc était ravi.

Deux soirées, deux conceptions du respect au public, mais ça, on ne maîtrise pas ...



INTERVIEW de TIGRAN par Guillaume Lagrée - BSCNEWS.FR / Tigran Hamasyan, pianiste, compositeur né en Arménie en 1987 est en train de déplacer les frontières des genres musicaux par un mélange unique de Jazz, de Pop, de Rock, de Rap, de musique médiévale arménienne et de quelques autres sonorités inouïes jusqu'ici. Il a accepté de répondre aux questions du chroniqueur musical Guillaume Lagrée qui le suit depuis 2003.

Quelle est votre éducation au piano ? Votre technique semble un héritage de l'école russe: très solide avec un sens extraordinaire de l'espace. Vous semblez écarter les murs quand vous jouez. J'ai commencé à jouer du piano à l'oreille. Je jouais les chansons de Led Zeppelin et Black Sabbath quand j'avais 3 ans. Les écoles classiques furent arméniennes avec des professeurs arméniens.

Un arbre ne pousse pas sans racines. Vous êtes solidement ancré dans la culture arménienne bien que vous ne viviez plus en Arménie. Est-ce une nostalgie de la terre natale, un besoin de revenir à vos sources, de savoir d'où vous venez avant de savoir où aller ? Je suis né et j'ai grandi en Arménie et la culture arménienne est quelque chose qui court dans mes veines.

Votre curiosité musicale est impressionnante. Vous allez de la musique médiévale arménienne au rock suédois d'avant-garde. Comment faites-vous pour ne pas être débordé, pour maîtriser toutes ces influences et produire du Tigran ? Découvrir une nouvelle musique est une inspiration, un bonheur et une connaissance pour moi.

Pourriez-vous jouer avec un musicien turc ou en Turquie ? Je ne joue pas en Turquie. Je l'ai fait une fois avec Dhafer Youssef, mais je ne peux le faire sous mon nom. Pourquoi irais je en Turquie jouer pour un peuple dont le gouvernement a tué 1,5 million d'Arméniens pour effacer tout Arménien vivant de Turquie?

Pourriez-vous jouer avec un grand orchestre, de Jazz ou de classique ? Pour l'instant je ne préfère pas, mais si la bonne opportunité se présente, je le ferai certainement.

Vous avez une histoire d'amour avec la France en général, avec Paris en particulier. Vivriez-vous ici ? Qu'aimez-vous tant ici ? J'aime Paris. C'est une très belle ville. Je viens à Paris si souvent que j'ai l'impression de vivre ici. Je me sens à la maison quand je suis là bas.

Que trouvez-vous à New York qui vous stimule comme homme et comme artiste ? Les gens et l'énergie de la ville. Le café aussi.

Vous êtes en train de devenir célèbre: un contrat avec Universal, une soirée spéciale au théâtre du Châtelet à Paris. Quels sont vos prochains défis ? De continuer à développer et chercher de nouvelles directions musicales.

Quels sont vos pianistes favoris ? Vivants ou morts ? De Jazz ou de classique ? Thelonious Monk, Art Tatum. Herbie Hancock, Brad Mehldau, Vahagn Hayrapetyan, Arno Babadjanyan, Keith Jarrett, Vijay Iyer, Craig Taborn....

Quand vous avez créé votre album solo, aviez-vous certains modèles en tête, Jazz ou classique? Ou avez-vous délibérément choisi de ne pas écouter de piano solo avant de créer l'album ? J'écoutais toutes sortes de musiques différentes comme d'habitude.

Quel effet cela fait à un vieillard de 24 ans de jouer avec un jeune homme de 84 ans comme Martial Solal ? Profondément honoré et inspiré!

Parmi les pianistes vivants, de Jazz ou de classique, lesquels respectez-vous le plus ? Il est impossible de nommer une personne. J'aime autant Thelonious Monk que Hariprasad Chaurasia.

John Lewis, le chef du Modern Jazz Quartet disait que le swing est une qualité naturelle que certains pianistes classiques possèdent comme Ivo Pogorelich par exemple et que certains pianistes de Jazz ne possèdent pas (comme Keith Jarrett selon Jacques Réda et moi). Êtes-vous d'accord avec cette affirmation ? Si John Lewis écoutait votre opinion, il pleurerait.

Je vous ai entendu jouer au Châtelet avec Trilok Gurtu, un percussionniste indien. Pourriez-vous jouer avec des percussionnistes africains ? Pas de commentaire sur celle-ci...

Où serez-vous dans 20 ans ? Dans la vie, dans la musique ? Dieu le sait...

« Je fais de la musique parce que si je n'en faisais pas j'en mourrais. J'enregistre parce que c'est dans mon sang. C'est presque un sort de savoir que vous pouvez toujours faire quelque chose de neuf » (Prince). Vous reconnaissez-vous dans cette citation ? Au fait, quand jouerez-vous avec Prince ? Je suis tout à fait d'accord avec Prince! Je ne sais pas quand je jouerai avec Prince. Peut-être demain. Après je prendrai mon petit déjeuner.





RENCONTRE AVEC UN AUTEUR... Jérôme BAUGUIL est présent comme l'année passée sur le Festival de jazz de Conilhac. Il vous attend tous les soirs sous le chapiteau pour parler avec vous de « La porte capitonnée », un polar sur le jazz et de son nouveau livre, « Une année de jazz », tous deux présentés à l'édition 2012 du JIM (Jazz in Marciac). L'Echonilh jazz vous propose, sous forme de feuilleton, une rencontre plus intime avec Jérôme que l'on retrouve toutes les semaines dans ces colonnes. Voici donc le quatrième volet de l'interview de notre auteur de polar.

Enfin, selon toi, qu'est-ce qu'écrire ?

Ecrire... Ecrire c'est lâcher prise avec le réel, ce réel qui nous étouffe et qui nous dicte des comportements à suivre, au quotidien, comme une ombre, sans cesse dans notre dos. Selon moi, avant de pouvoir écrire il faut s'abreuver, se nourrir de lectures. Il n'y a qu'en forgeant que l'on devient forgeron précise le vieil adage, c'est une évidence et j'ai le sentiment que c'est la voie qu'il faut emprunter pour quiconque se met en tête de vouloir composer, peindre, jouer, forger, bâtir. Se construire des modèles qui vous guident pour pouvoir un jour se débrouiller tout seul. Il faut aussi sentir ou plutôt ressentir le moment où l'on pense que l'on est prêt. C'est un peu comme à la veille de passer un examen, on se dit toujours que si on avait eu plus de temps à son actif on aurait mieux fait, sauf qu'en littérature, on peut avoir ce temps, après coup, à sa disposition, je m'explique. Jean-Philippe Toussaint, un des écrivains chefs de file des Editions de Minuit, au même titre qu'Echenoz, Oster, Gailly et Mauvignier, tous des auteurs contemporains qui m'influencent énormément, aborde le sujet de l'écriture dans son dernier livre « L'urgence et la patience ». Il définit d'abord une première étape qui selon moi est fondamentale en précisant « Ne pas écrire c'est écrire ». Cette première étape est cruciale : elle est longue, c'est la patience. C'est l'élaboration du scénario, des personnages, la construction de l'intrigue, etc... Il faut donc, comme en cuisine, préparer ses ingrédients, faire ses découpes, laisser mijoter des choses à part, puis laisser décanter avant de mélanger les saveurs. Après ça la seconde phase s'impose d'elle-même : il faut se mettre au travail : écrire, il y a urgence, bien. Qu'en est-il du temps entre ces deux étapes ? Toussaint a son propre rythme d'écriture -chacun le sien d'ailleurs -en fonction de ses envies, des périodes qui l'inspirent, des lieux, de son métier (c'est le sien, lui), de son temps libre, de sa disponibilité, passons. Et de la durée de ces deux périodes ? Cela mérite que l'on s'y arrête un peu.

La première phase, je l'ai dit, est capitale. Je définis, comme Oster se rappelle aussi à le dire et à le faire, un plan de l'histoire, puis je la détaille un peu plus en rentrant un peu dans les chapitres. Mais le problème arrive très vite : à la patience succède une autre patience car avec le temps, d'autres idées, d'autres traitements viennent soit se rajouter, soit remplacer certains détails qui vous paraissent soudain incongrus. Je ne crois pas à un roman sans plan, encore que je me demande si Joyce avec « Ulysse » a suivi réellement un plan pour guider ses personnages dans cette folle journée. J'ai besoin de ce métronome pour avoir la trame, savoir où je vais, ne pas partir dans le brouillard. Alors au fil des jours, quand un chapitre se dessine enfin, il faut y aller et pour moi aussi il y a urgence. Mon jour de repos venu, j'écris, surtout le matin, dans le silence des lieux. Comme beaucoup je préfère le matin, mon cerveau est plus réceptif. C'est là, donc, que le ventre se noue, comme un sportif au pied du mur, car tout doit prendre vie sous votre bic. En deux, trois ou quatre heures, le chapitre doit apparaître. En résumé, la phase de grossesse est longue, c'est la patience, en revanche la brièveté d'un chapitre fait que ça peut aller vite, comme lors d'un accouchement, surtout si tout est prêt en amont, l'urgence fait alors du bien, apaise, c'est une libération, le bébé est expulsé. Parfois par contre, malgré un chapitre bien détaillé, c'est plus laborieux, les ratures se multiplient, les hésitations prolifèrent, je m'énerve, il me faudra continuer une autre fois, le soir même si l'impatience reprend le dessus, ou au contraire laisser reposer les choses. Voilà la troisième étape qu'élué d'un peu Toussaint : une autre patience après l'urgence, retravailler un chapitre avant de passer à un autre. Je travaille désormais de cette manière : le roman se dégraisse au fil des pages, un gain de temps énorme en somme et puis cela a l'avantage de corriger le style, chapitre après chapitre. Le soir parfois, quand la maison est silencieuse, le travail de sape commence : quand le chapitre me semble convenable, je le tape à l'ordi mais même en le re-trayant, sur le vif, je change des choses, comme un jazzman dans son chorus. Ce cycle infernal « d'urgence et de la patience » tourne en boucle, sans savoir quand la mélodie va s'arrêter. D'ailleurs, on pose souvent aux écrivains la question piège : comment savez-vous que c'est réellement fini ? Carole Martinez a mis un an pour peaufiner un chapitre du « Cœur cousu », dix ans pour boucler le tout, vous parlez de patience...

LES ECHOS

- * Pour la soirée Omar Sosa et Paolo Fresu, il n'y avait plus une place de libre ce qui a occasionné un peu de pagaille sous la tente mais tout le monde a été placé et les spectateurs ont été subjugués par la prestation de ces artistes formidables
- * Omar Sosa a mis en place son rituel habituel: grigris, bâton d'encens, deux fois le tour de la scène, mais il n'en a vraiment pas besoin car sa musique est tout simplement géniale.
- * La guerre des pourboires continue: Babeth a battu Hélène mais comme dit Faby, les gens savent que les retraités ne sont pas bien payés, alors ils ont fait œuvre de charité....
- * Au bar, Aline a décidé de faire des économies car elle a enlevé le verre encore plein du big boss. Était-cet pour le boire ou le resservir ???
- * Arnaud qui admire le piano nous a dit qu'un Steinway coûte autant qu'une maison mais en moins confortable, Imaginez le lit, surtout après la cave à jazz!!!
- * A la caisse, nous avons cru reconnaître l'inspecteur gadget A bien regarder, ce n'était que Vicky avec son imperméable sur le dos.
- * Pendant le concert Sosa Fresu, on aurait pu entendre une mouche voler du côté du bar. C'est tellement rare qu'il fallait le signaler car généralement les chuchotements sont habituels à cet endroit.
- * En voyant entrer Omar Sosa sur la scène, Dany a demandé qui était ce mec déguisé en évêque... Encore une qui doit revoir son catech!!
- * Bonga a mis le feu à Ferrals pendant son concert, au point que Colette, Karine et bien d'autres n'ont pas résisté à l'envie de danser et perdre quelques calories.
- * Chapeau à toute l'équipe des bénévoles conilhacois qui se sont exportés dans la très belle salle de Ferrals, l'espace d'un concert. L'équipe de la cuisine a été sur la brèche tout le long du WE en démenageant le campement des Roms et en assurant un max même devant un certain Bonga qui n'a pas réussi à déstabiliser notre équipe soudée comme jamais.
- * Difficile d'avoir la même attitude sur scène et en dehors. Bonga n'a même pas salué les organisateurs de la soirée au contraire de ses musiciens.
- * Les concerts scolaires, prévus cette semaine sur Lézignan ont connu un très beau succès auprès des 700 enfants et de leurs enseignants. Bravo à l'Affaire à Swing qui a su captiver et faire passer le message auprès de ce futur public de Jazz/Conilhac.
- * Quel bonheur d'accueillir des musiciens tels qu'Omar Sosa et Paolo Fresu. Les deux ont joué près de deux heures en s'amusant comme des enfants et en faisant partager leur musique à tous les spectateurs présents. A la fin du concert, ils ont même apposé sur le livre d'or une dédicace fort originale qui a entraîné l'hilarité générale.
- * Devra-t-on trouver un logement à Lucie et Jean Luc Richou qui sont des fidèles abonnés de notre festival depuis de nombreuses années. Jean Luc nous a même avoué que sa voiture connaissait le trajet Montredon-Conilhac par cœur.
- * Un retour sympa, celui de la famille Margarit qui a apporté une couleur musicale originale à notre cave à jazz.
- * Il a à nouveau frappé, le voleur de panneaux. Cette fois-ci, c'est China Moses qui a été kidnappée. Désolé, on a de l'avance sur lui, nous, on a eu la vraie... Nananère...



**Retour sur la 25ème
Keith B. BROWN**



SAMEDI 24 NOVEMBRE
Soirée SWING CABARET
MEDIT JAZZ
Direction : Lionel TORRA
Cave Jazz: HOT PAPA SWING



DIMANCHE 25 NOVEMBRE à 16 h.
Tremplin Jazz
BB du CONSERVATOIRE
de la CCRL
JEAN SANTANDREA
JAZZ BAND



SAMEDI 1er DECEMBRE
BIG BAND BRASS
& Denis LELOUP
Direction : Dominique RIEUX
Cave Jazz: HARLEM FANTASY ORCHESTRA

